

30/11/2013

Le roman d'un Staline intime



ROMAN

Jean-Daniel Baltassat

Le Divan de Staline

Seuil, 310 p.

★★★★

Dans ce roman fort bien tricoté entre réalité historique et fiction, Jean-Daniel Baltassat campe un Staline impressionnant de présence, trois ans avant sa mort. C'est le propre des bonnes fictions bien documentées que de nous faire côtoyer de près des personnages en fait insaisissables derrière leur légende.

Là, on l'entend respirer, Iossif Vissarionovitch Djougachvili dit Staline, mastiquer, parler, on l'entend ressasser ses souvenirs à haute voix, on perçoit les ressorts de sa pensée vive, encore alerte,

jusque dans ses terribles impasses, et l'on sent même l'eau de la douche glisser sur sa vieille peau.

Nous sommes en 1950 en Géorgie, dans un palais décadent où le «petit père des peuples» s'est retiré pendant quelques jours. Jean-Daniel Baltassat excelle à enfermer le lecteur dans ce palais à la fois hors et au cœur du monde, et notamment à en saisir l'ambiance sonore faite de «grincement de siège», de portes qui «s'ouvrent comme un aboiement de chien» ou encore de «grand concert des tuyaux» et de «vacarme de la plomberie». Une armada de collaborateurs et de serveurs est déployée autour du tyran, à commencer par sa maîtresse de longue date, Lidia Semionova, tous à sa dévotion. Sur la recommandation de cette dernière, Staline a convoqué Valery Danilov, jeune peintre considéré comme un héraut de l'art réaliste soviétique, fils adoptif de la «grande Moukhina». Il a conçu un imposant monument à la gloire de Staline, susceptible de concurrencer le mausolée de Lénine lui-même. L'intérêt du maître de l'Union soviétique pour son projet est une sorte de nirvana dans sa jeune carrière.

Sans rien dévoiler d'une intrigue qui déploie lentement ses tentacules, disons que le rêve tournera au cauchemar pour le peintre. Avant de voir enfin Staline, il doit passer par des interrogatoires. Avoir le privilège d'être reçu par Staline, cela veut dire se tenir à sa disposition comme à sa merci. Tout se joue à huis clos dans le palais où chaque visage de courtisan peut dissimuler un mouchard aussi bien que nul espace n'est garanti sans micro. Outre le jeu de cache-cache que Staline instaure avec le jeune artiste, jusqu'à lui révéler l'insoutenable réalité de la disparition de ses parents, le roman s'attarde sur les nuits de Staline et de Lidia Semionova.

Le divan de Freud

Etonnantes, ces nuits! Staline a découvert par hasard dans une revue anglaise qu'il possède le même divan que Freud, auquel il voue un franc mépris cristallisé dans le surnom «le Charlatan de Vienne». Il n'empêche que le vieux Staline, travaillé par ses rêves, s'y étend tout de go et invite Lidia à prendre le fauteuil pour l'instruire sur le «Charlatan» et bientôt lui raconter ses rêves. Elle excelle dans ce

rôle, surfant avec finesse entre les monologues de Staline, parlant quand il veut qu'elle parle, se taisant quand il l'exige, osant avouer sa peur en toute simplicité, sans trembler. Toujours est-il que Staline plonge dans son inconscient et se raconte, l'enfance, sa mère, son épouse suicidée, et Lénine, bien sûr, entre vénération et détestation.

Quelques notes n'auraient peut-être pas constitué un luxe pour aider les lecteurs à identifier clairement les personnages historiques qui passent plus ou moins furtivement dans ce roman. Les figures dominantes du roman, la maîtresse de Staline, Lidia Semionova, et le jeune peintre Danilov, ne semblent pas avoir de référent direct dans la réalité historique, mais plusieurs personnages ont bel et bien existé comme Poskreybychev, secrétaire particulier de Staline pendant plus de vingt ans, par exemple, ou encore Vera Moukhina, mère adoptive de Danilov, une artiste officielle auteure de sculptures monumentales comme *L'Ouvrier et la Kolkhoziennne*, œuvre emblématique du réalisme socialiste soviétique.

Jean-Bernard Vuilleme